

## Sommaire

« Wittgenstein : nouvelles lectures »

NOVEMBRE 2001  
TOME LIX - N° 654  
publication mensuelle  
cinquante-quatrième année

# CRITIQUE

Revue générale des publications françaises et étrangères

Élie DURING : Les boîtes noires de Wittgenstein  
Christiane Chauviré, *La Philosophie dans la boîte noire.*  
*Cinq pièces faciles sur Wittgenstein* 815

Jean-Philippe Narboux : La logique peut-elle prendre  
soin d'elle-même ? 830

Alice Cary et Rupert Read (sous la dir. de), *The New Wittgenstein*

Layla Raid : Splendeurs et misères des Lumières : Wittgenstein et le monde moderne 847

Jacques Bouveresse, *Essais I. Wittgenstein, la modernité, le progrès et le déclin*

\*

Hugues Rabault : Carl Schmitt et la mystique de l'État total 863

Carl Schmitt, *Le Nomos de la terre dans le droit des gens du Jus publicum Europaeum*  
*La Dictature*

Céline Spector : La multitude ou le peuple ? Réflexions sur une politique de la multiplicité 880

Michael Hardt et Antonio Negri, *Empire*

Frédéric Lefebvre : La route des Indes passe par le monde 898

Siddhartha, *Lettres du Gange*

### NOTES

Éric Marty : Autour des lettres d'Élisabeth van Rysselberghe 903

Élisabeth van Rysselberghe, *Lettres à la Petite Dame*

Raymond Bellour : L'intenable 906

Marie-Laure Hurault, *Maurice Blanchot. Le principe de fiction*

Anciens directeurs  
GEORGES BATAILLE, JEAN PIEL

Comité d'honneur  
MAURICE BLANCHOT, YVES BONNEROY, MICHEL DEGUY,  
JACQUES DERRIDA, MICHEL SERRES, JEAN STAROBINSKI.

Directeur  
PHILIPPE ROGER

Conseil de rédaction

MARC AUGÉ, FRANÇOISE BALIBAR, PIERRE BIRNBAUM,  
DANIÈLE COHN, ANTOINE COMPAGNON, PEDRO CORDOBA,  
ÉLIE DURING, YVES HERSANT, ALAIN DE LIBERA.

Rédaction  
Responsable d'édition : ISABELLE CHAIVE

7, rue Bernard-Palissy - 75006 Paris  
TEL. : 01 45 44 23 16  
Fax : 01 45 44 82 36  
(le matin seulement)

Diffusion  
Les Éditions de Minuit

Philippe ROGER reçoit sur rendez-vous.  
Les manuscrits ne sont pas retournés.  
Les auteurs développent librement une opinion qui n'engage qu'eux-mêmes.

# La logique peut-elle prendre soin d'elle-même ?

Alice Crary et Rupert Read  
(sous la dir. de)  
The New Wittgenstein } Londres et New York, Routledge,  
2000, 403 p.

Dans l'avant-propos au *Tractatus logico-philosophicus*, Wittgenstein condense « tout le sens du livre en ces termes » : « Ce qui peut être dit, peut être dit clairement, et sur ce dont on ne peut pas parler, il faut se taire. » Ces termes semblent suggérer une distinction entre deux catégories de choses, celles dont on peut parler et celles dont on ne peut pas parler, et définir une tâche : tracer une ligne de démarcation entre le dicible et l'indicible. Wittgenstein poursuit :

Ainsi le but du livre est de tracer une limite au penser, ou plutôt – non au penser, mais à l'expression des pensées : car pour tracer une limite au penser, il nous faudrait pouvoir penser les deux côtés de la limite (il nous faudrait donc aussi pouvoir penser ce qui ne se laisse pas penser).  
La limite ne pourra donc être tracée que dans le langage, et ce qu'il y a au-delà de la limite sera simple non-sens (*einfaeh Unsinn*).

En s'ouvrant par une rétractation, le premier de ces deux paragraphes étaye-t-il la distinction initialement suggérée en remarquant que, s'il n'est aucun compromis possible entre le pensable et l'impensable, il en est un, en revanche, entre le sens et le non-sens, dont le médium n'est autre que le langage, et par le truchement duquel il est possible de faire signe – à défaut de pouvoir le dire – vers ce qui ne peut pas être dit, donc de tracer au moins une limite entre le dicible et l'indicible ? Ou bien la révoque-t-il au contraire d'emblée, en insistant sur le fait qu'il n'y a rien de pensable de l'autre côté de la limite, qu'il

n'y a rien – aucune chose ni aucun mode d'être – qu'il y aurait un sens à dire indicible, et que tout au plus on s'imagine qu'il y a un sens à tracer une limite au penser, là où on peut seulement démarquer – au sein de la sphère des signes (dans le langage) – les signes en usage (le sens) des signes à l'état vacant (le non-sens), l'expression (la pensée) de la non expression (la non pensée) ? La figure de l'échelle et la figure du cercle (le monde recouvert après avoir été perdu), qui apparaissent conjointement dans l'avant-dernière section (6.54) du *Tractatus*, résument la structure du livre :

Mes propositions servent d'éclaircissements (*erläutern*) en ceci que celui qui me comprend les reconnaît finalement comme dénuées de sens (*unsinnig*), lorsque par leur moyen, en passant sur elles, il les a surmontées. (Il doit pour ainsi dire rejeter l'échelle après y être monté.)  
Il lui faut dépasser (*überwinden*) ces propositions : ensuite, il voit le monde correctement.

L'auteur enjoint-il ici son lecteur à reconnaître, sans s'y arrêter, certaines limitations afférentes à la nature du langage, sur lesquelles il devrait passer pour saisir les doctrines du *Tractatus* – doctrines qui, dans la mesure où elles transgressent les limites du langage, peuvent seulement être exhibées et indirectement communiquées, à défaut de pouvoir être exprimées, par des pseudo-propositions qui sont, « à strictement parler », des non-sens ? La figure de l'échelle requiert-elle une distinction entre le pur et simple non-sens (*mere nonsense*) et le non-sens profond (*deep nonsense*) ou éclairant (*illuminating nonsense*) au moyen duquel les pseudo-propositions parviennent à montrer ce qu'elles ne peuvent dire, les traits logiques du monde ? Ou bien, en évitant soigneusement de dire que celui qui comprend ses propositions les reconnaît finalement comme dénuées de sens, Wittgenstein suggère-t-il au contraire délibérément un contraste entre comprendre l'auteur du livre et comprendre ce que dit l'auteur du livre (le corps doctrinal du livre), et intime-t-il à son lecteur de reconnaître que les pseudo-propositions du *Tractatus* sont purement et simplement intelligibles, *plain nonsense*, comme il faut alors traduire « *einfaeh Unsinn* » ? Rejeter l'échelle, est-ce taire ce dont on ne peut pas parler au profit d'une monstration silencieuse ? Ou bien l'idée de vérités ineffables sur le monde qui se refléteraient

dans le langage fait-elle partie de l'échelle à rejeter, auquel cas il faut simplement se taire ? Le *Tractatus* est un livre impossible, participant à la fois du fantasme du livre exhaustif (le monde tel que je l'ai trouvé) et du fantasme du livre apocalyptique (un livre qui ferait exploser tous les livres). Logiquement, il n'existe pas. Qu'avons-nous au juste entre les mains, une fois que nous avons rejeté l'échelle ?

Le premier mérite des essais ici rassemblés, initiés par les travaux pionniers de Cora Diamond<sup>1</sup> et de James Conant<sup>2</sup> sur le *Tractatus*, et ancrés dans l'interprétation magistrale des *Recherches Philosophiques* proposée par Stanley Cavell<sup>3</sup>, est de nous mettre clairement en demeure de nous poser cette question en nous confrontant à l'alternative exégétique qu'on vient de voir. Sa portée ne se restreint nullement, du reste, à l'œuvre du premier Wittgenstein, puisque l'alternative se reproduit, sous des formes structurellement analogues, pour l'œuvre du second Wittgenstein (comme l'atteste la structure bipartite du recueil), voire pour celle du dernier Wittgenstein<sup>4</sup>, ainsi que

1. « Throwing Away the Ladder : How to Read the *Tractatus* » (1984-1985), « What Nonsense Might Be » (1977-1980), « What Does a Concept-Script Do ? » (1983), in *The Realistic Spirit*, Cambridge, Mass., MIT Press, 1991 (abrégé RS dans la suite).

2. « Must We Show What We Cannot Say ? », in Fleming et Payne eds., *The Senses of Stanley Cavell*, Lewisburg, Pa., Bucknell University Press, 1989 ; « The Search for Logically Alien Thought : Descartes, Kant, Frege, and the *Tractatus* », *Philosophical Topics*, vol. 20, n° 1, 1991 ; « Kierkegaard, Wittgenstein and Nonsense », in T. Cohen, P. Guyer, H. Putnam eds., *Pursuits of Reason*, Lubbock, Texas Tech University Press, 1992 ; « The Method of the *Tractatus* », in E. Reek éd., *From Frege to Wittgenstein : Perspectives on Early Analytic Philosophy*, Oxford, Oxford University Press, à paraître en 2001 ; trad. franç. *La Méthode du Tractatus*, à paraître aux éditions Agone.

3. *The Claim of Reason*, Oxford, Oxford University Press, 1979 ; trad. franç. par S. Laugier et N. Balsou, *Les Voix de la raison*, Paris, Le Seuil, 1996. Cf. également « The Availability of Wittgenstein's Later Philosophy » (1958) et « Knowing and Acknowledging », in *Must We Mean What We Say ?*, Cambridge, Cambridge University Press, 1969.

4. Cf. les textes en débat de Marie McGinn (« Wittgenstein and the a priori ») et de James Conant (« The Early, The Later, and the Latest Wittgenstein »), traduits en français dans *Le Dernier Wittgenstein*, J. Bouveresse, S. Laugier, J.-J. Rosat eds., Actes du Colloque, à paraître en 2002.

pour les divers aspects de son œuvre (voir en particulier les deux essais de H. Putnam et de J. Floyd sur le statut des mathématiques). A ce titre, la nouvelle physiognomie de la pensée de Wittgenstein qui émerge de ces lectures est bel et bien celle d'un « nouveau Wittgenstein<sup>5</sup> ».

Pour Conant et Diamond, le *Tractatus* fait siennement une « conception austère du non-sens » et sape la distinction entre deux espèces logiques de non-sens à laquelle ont recours, plus ou moins consciemment, les lectures qu'ils appellent, dans une terminologie dont le recueil scelle l'obsolescence, les « lectures orthodoxes du *Tractatus* » (« *standard readings of the Tractatus* »). Les commentateurs classiques de G.E.M. Anscombe, M. Black, F. Ramsey, G.E.M. Anscombe, et les travaux plus récents de G. Baker, H. Glock et P.M.S. Hacker en sont les principaux représentants (les éditeurs ont tenu à inclure dans le volume, sous la rubrique « A dissenting voice », un essai de Hacker – qui fait à la fois exception au volume et contrepoids aux autres essais – moins à titre d'exemple d'une interprétation « orthodoxe » de Wittgenstein qu'à titre de tentative de réhabilitation de l'interprétation de Conant et Diamond). La lecture « austère », ou encore « résolue », du *Tractatus* prend le contrepied de P. M. S. Hacker quand il écrit dans *Insight and Illusion* : « Le *Tractatus* consiste effectivement largement en pseudo-propositions. Naturellement, ce que Wittgenstein veut dire par ces remarques (comme ce que le solipsiste veut dire (*Tractatus* – désormais noté TLP -, 5.62)) est, selon lui, tout à fait correct, seulement cela ne peut pas être dit. Apparemment, ce que quelqu'un veut dire ou entend par une remarque peut être saisi même si ce que dit la phrase prononcée est à strictement parler du non-sens<sup>6</sup>. »

La lecture austère trouve son expression la plus condensée, la plus célèbre et peut-être aussi la plus polémique dans l'essai seminal de Diamond, « Throwing Away the Ladder » :

5. Cf. également, du côté français, en écho au « New Wittgenstein », les études réunies sous la direction de S. Laugier dans *Wittgenstein, métaphysique et jeux de langage*, Paris, PUF, 2001.

6. P. M. S. Hacker, *Insight and Illusion*, Oxford, Clarendon, 1972 ; 2<sup>e</sup> éd. révisée, 1986, p. 26.

Une des choses qui d'après le *Tractatus* se montre mais ne peut pas être dite est ce que Wittgenstein désigne comme la *forme logique de la réalité*. Ainsi tout se passe-t-il comme s'il y avait cette chose, la forme logique de la réalité, un trait essentiel de la réalité que la réalité posséderait bel et bien, mais dont nous ne pourrions pas dire ou penser qu'elle le possède. Qu'est-ce qui est censé au juste demeurer, une fois que nous avons rejeté l'échelle ? Allons-nous maintenir l'idée qu'il y a quelque chose dans la réalité vers quoi nous pouvons faire signe, tant bien que mal, quand nous parlons de « la forme logique de la réalité », de sorte que cela, ce vers quoi nous faisons signe, est la mais ne peut pas être exprimé en mots ?/Voilà ce que j'appelle se dégonfler (*chickering out*). Ne pas se dégonfler, dans ce cas, ce serait alors en gros reconnaître ceci : rejeter l'échelle, c'est, entre autres choses, finir par cesser d'essayer de prendre au sérieux le langage des « traits de la réalité ». Lire Wittgenstein lui-même comme ne se dégonflant pas, c'est dire que ce n'est pas, ou pas vraiment, sa conception, qu'il y a des traits de la réalité qui ne peuvent pas être exprimés en mots mais qui se montrent. La conception qui est la sienne, c'est que cette manière de parler peut être utile ou même pour un temps essentielle, mais qu'on doit à la fin la délaissier et la tenir pour un véritable non-sens, un pur et simple non-sens, dont nous n'avons pas à penser qu'il correspond à quelque vérité ineffable (RS, p. 181).

Dans cet essai, Diamond n'hésitait pas, pour caractériser la méthode du premier Wittgenstein, à recourir à la caractérisation que donnait de la méthode du second Wittgenstein John Mc Dowell<sup>7</sup>, lorsqu'il disait qu'elle consiste à conjurer l'illusion philosophique d'une perspective non frontale sur les choses (« *the view from sideways on* »). Lorsque nous prolongeons une suite mathématique, c'est l'illusion d'un point de vue extrinsèque, détaché du tourbillon organique de la praxis dans laquelle est immergée cette activité – et où nous pourrions nous placer pour voir opérer la compétence mathématique mise en œuvre –, qui préside au vertige qui nous happe à l'idée que notre activité ne repose sur rien de plus que sur ce tourbillon, et à la tentation subséquente de nous figurer cette activité comme l'engrènement de rouages mentaux sur des rails déjà tracés, ou le produit de cette compétence comme une

7. Cf. « Non-cognitivism and Rule-following », trad. française à paraître dans *Les Archives de Philosophie*.

production inexorablement débitée par une machine (cf. le § 3 de l'essai de Mc Dowell). De même, écrit Diamond, d'après le *Tractatus* :

quand nous philosophons nous tentons pour ainsi dire d'occuper une position dans laquelle nous sommes en dehors de la logique, où la logique est ce au moyen de quoi nous disons toutes les choses que nous disons ordinairement, toutes les choses qui peuvent être dites (RS, p. 185).

Le *Tractatus* nous fait donc explorer l'illusion d'occuper une position où nous pourrions imaginer que la structure logique de la pensée fût autre que ce qu'elle est, juger impossible cette possibilité extraordinaire (celle d'une pensée illogique), pour conclure à l'impossibilité de dire cette impossibilité, en arguant de l'impossibilité de dire, du sein de la structure logique du langage, quelque chose au sujet de la structure logique du langage. Dans les termes de l'essai de Conant (p. 197),

Le présupposé sous-jacent à l'éluclaidation tractarienne est que le seul moyen pour s'affranchir de telles illusions est d'y pénétrer pleinement et de les explorer de l'intérieur. [...] L'illusion que le *Tractatus* cherche à explorer est, avant tout, l'illusion que nous pouvons buter contre les limites du langage.

Si le *New Wittgenstein* rend pour la première fois pleinement accessible et lisible la radicalité d'une lecture inaugurée il y a au moins deux décennies – et dont les attendus ont, paradoxalement, été présentés plus tôt en France, grâce à l'ouvrage fondamental de J. Bouveresse, *Dire et ne rien dire*<sup>8</sup> –, l'essai de Conant et le premier des deux essais de Diamond repris ici se proposent moins d'introduire à cette lecture que de la synthétiser et de prévenir en même temps un certain nombre de contresens ou d'objections.

Dans sa présentation, Alice Cray place le volume sous le signe de la revendication d'une essentielle continuité de la pensée de Wittgenstein (p. 2, p. 12-13), épinglée par l'idée d'une

8. J. Bouveresse, *Dire et ne rien dire. L'illogisme, l'impossibilité et le non-sens*, Nîmes, J. Chambon, 1997.

finalité continûment « thérapeutique » de sa pensée. Elle tire argument d'affinités trop souvent négligées selon elle entre l'œuvre de Mc Dowell et celle de Cavell pour placer le recueil sous le patronage de ces deux auteurs, en attribuant à Cavell la paternité de la critique de l'illusion de pouvoir transcender l'immanence à l'ordinaire. Or, de tout l'ouvrage, c'est cette présentation qui nous paraît à la fois la moins convaincante (en tant que présentation) et la plus révélatrice d'une tension qui menace l'unité dudit « nouveau Wittgenstein », dont le visage se trouble un peu à y regarder de plus près. Aussi gagnerait-on à comprendre autrement l'idée de thérapie qui fédère effectivement ces divers travaux, et à aller directement aux difficultés pleinemement anticipées et assumées par les deux essais de Conant et Diamond, et également pointées par Hacker.

En un mot, il nous semble que la stratégie de la lecture résolue de Wittgenstein, telle qu'elle se dégage initialement de l'ouvrage de Diamond, *The Realistic Spirit*, et de la première phrase des *Voix de la raison* de Cavell [qui pose directement le problème de ce que Sandra Laugier a appelé « l'accessibilité du "New Wittgenstein" »], vise à établir les véritables discontinuités de la pensée de Wittgenstein en cernant d'abord sa véritable continuité, en lieu et place de la fausse continuité que lui prête la lecture orthodoxe à raison même de la continuité du contre-sens qu'elle commet sur l'ensemble de l'œuvre<sup>9</sup>. Par ailleurs, si la lecture résolue est de part en part dialectique, ce n'est pas plus au sens d'une dialectique transcendantale qu'au sens d'une dialectique spéculative, mais plutôt au sens d'une dialectique ironique (cf. les essais de Conant sur Kierkegaard et Wittgenstein, héritant des parallèles tracés par Cavell dans « Kierkegaard's *On Authority and Revelation*<sup>10</sup> »). Quant à la signification de l'idée de thérapie, d'une part elle n'est pas seulement négative, contrairement à ce que suggère parfois Cray par fidélité au criticisme que Mc Dowell fait sien. D'autre part, elle tient tout entière dans la première phrase des *Carnets*

9. Nous avons essayé de montrer ailleurs que l'essai de David Carbone contenu dans le présent volume oblitère ces véritables discontinuités. Cf. « Incommensurabilité et exemplarité », dans *Le Dernier Wittgenstein*, *op. cit.*

10. Chapitre 6 de *Must We Mean What We Say?*, *op. cit.*

(1914-1916), datée du 22 août 1914 : « La logique doit prendre soin d'elle-même. » Ce n'est pas le moindre paradoxe qu'il revienne à la lecture de Wittgenstein par Cavell, tout entière centrée sur les *Recherches*, d'avoir indirectement élucidé pour la première fois, à notre connaissance, la notion wittgensteinienne de syntaxe logique.

Les deux premières entrées des *Carnets* sont reprises dans le *Tractatus* en 5.473 :

La logique doit prendre soin d'elle-même.

Un signe possible doit aussi pouvoir signifier. Tout ce qui est possible dans la logique est aussi permis. [...]

En un certain sens, nous ne pouvons pas nous tromper en logique.

Autrement dit, il y a de bonnes et de mauvaises notations logiques, mais il n'y a pas de sens à parler de fautes logiques. Le *Tractatus* invoque la possibilité d'une notation logiquement adéquate (synoptique), et non celle d'un langage logiquement correct. Le langage ordinaire ne comporte pas de défauts logiques : « Toutes les propositions de notre langue ordinaire sont, en fait, en l'état, ordonnées de façon logiquement parfaites » (TLP, 5.5563). De ce point de vue, comme le fait remarquer Conant<sup>11</sup>, le langage ordinaire est déjà une sorte de *Begriffsschrift* au sens frégéen. La signification, loin d'être assujettie aux règles d'une syntaxe logique, prend soin d'elle-même : la manière dont on reconnaît qu'un signe signifie (le symbole reconnaissable à même le signe) est aussi *iranticipable* qu'un aspect.

Cavell et Charles Travis<sup>12</sup> ont montré que le scepticisme quant à l'existence du monde extérieur ne peut pas être conté en affirmant que le contexte ou les circonstances dans lesquelles le sceptique dit ce qu'il dit ne sont pas appropriées à

11. « Deux conceptions de l'*Überwindung der Metaphysik*, Carnap et le premier Wittgenstein », in S. Laugier éd., *Carnap et la construction logique du monde*, Paris, Vrin, 2001, p. 298 (version anglaise : « Two conceptions of *Die Überwindung der Metaphysik*, Carnap and the Early Wittgenstein », in T. McCarthy éd., *Wittgenstein in America*, Oxford University Press, 2001).

12. *The Uses of Sense*, Wittgenstein's *Philosophy of Language*, Oxford, Oxford University Press, 1989.

- sont incompatibles avec - ce qu'il voudrait dire, qu'il viole les conditions d'intelligibilité du discours en s'évertuant à dire quelque chose dans un contexte où cela ne peut précisément pas être dit<sup>13</sup>. Tout ce qui est requis pour se rendre intelligible le sceptique, c'est de trouver (d'imaginer) une raison de dire ce qu'il dit dans le contexte dans lequel il le dit, c'est-à-dire de se rendre intelligible ce contexte *en même temps* que ce qui y est dit, de *trouver* un *exemple* de contexte, aussi excentrique soit-il. Seulement, un tel contexte sera inévitablement particulier, il n'aura pas l'exemplarité attendue. En réalité, ce n'est pas la violation de conditions d'intelligibilité *a priori* (qu'on les veuille syntaxiques, sémantiques, ou pragmatiques) qui interdit au sceptique de nous être intelligible, c'est le sceptique qui s'interdit à lui-même, ou à qui son *projet sceptique* interdit, en raison même de la *généralité* de la conclusion qu'il vise, de reconnaître lui-même quoi que ce soit comme étant la raison de dire ce qu'il dit. Rien ne l'accule à être inintelligible, mais il s'est d'ores et déjà acculé, sauf à renoncer à son projet, au refus de se rendre intelligible, donc au mutisme : « The Philosopher's Context Is Non-claim. »

Plus généralement, ce n'est pas que le métaphysicien parle hors contexte ou que ce qu'il dise ne semboite dans aucun contexte (comment pourrais-je être interdit de séjour métaphysique ? philosophe, cela n'est-il pas et n'a-t-il pas toujours été inventer de nouveaux contextes au penser pour penser ce qu'il y a à penser ?), mais que le contexte métaphysique qu'il croit découvrir *n'est pas assez métaphysique* (à raison : s'il l'était, il cesserait de l'être), que c'est pour ne pas l'avoir tout à fait inventé qu'il croit l'avoir découvert. Le problème, ce n'est pas qu'il *fait mine* de faire fonds sur un contexte, mais qu'il continue

13. Thompson Clarke, référence majeure commune à Cavell et à Travis, avait déjà relevé la stigmatisation, par une philosophie du langage ordinaire inconnue, d'un « péché ultime » : que « les "propositions" [soient] sorties de leur réseau contextuel (contextual wedlock) ». Il avait également montré que le recours à l'idée de perthence conceptuelle « a parfois créé une myope fixation sur un seul "usage" du langage, et a été insidieusement convertie en une maxime bornée sur les conditions d'intelligibilité » (« The Legacy of Skepticism », *The Journal of Philosophy*, vol. LXIX, n° 20, nov. 1972, p. 754-769).

de faire fonds sur un contexte qu'il prétend avoir, et en ce sens a, délibérément répudié : seul dans son cabinet, le sceptique a encore un pied sur le terrain de cricket. La critique dialectique de « l'épistémologie traditionnelle » par Cavell montre l'incohérence de tout projet visant à tracer *de jure* des limites au signifier, de toute conception combinateur du non-sens : l'incompatibilité est un déguisement et une guise de l'interdit, comme la volonté de ne pas se tromper, pour Nietzsche, un déguisement et une guise de la volonté de ne pas tromper (*Le Gai savoir*, § 344). La logique légifère d'elle-même, il n'y a pas lieu de légiférer sur elle, ni aucun sens à légitimer le sens. Il y a là un motif profondément anti-kantien de la pensée de Wittgenstein. On le voit souvent allégués, dans une critique de la place que Kant aurait ménagé à ce qui se tient de l'autre côté de la limite : Putnam soutient au contraire dans l'essai repris ici que c'est de Kant que Frege a hérité le thème de l'impossibilité d'une pensée illogique.

Conant et Diamond ont étayé et mis à plat, en l'ancrant dans la théorie frégeenne et tractarienne de la notation logique, la critique de la conception substantielle du non-sens qui sous-tend déjà le traitement du scepticisme chez Cavell. Leur lecture de la section antépénultième (*TLP* 6.53) constitue en retour une propédeutique magistrale aux chapitres 6 et 8 des *Voix de la raison* :

Le *Tractatus* a pour tâche, non de démontrer au locuteur que « la proposition est dénuée de sens parce que le symbole est illégitime en soi » (5.473). (Voilà qui passerait difficilement pour une découverte : puisque c'est justement ce que l'interlocuteur en question a l'intention de produire, et rien ne pourrait mieux servir son propos que cette espèce de non-sens). La tâche, pour l'élocuteur tractarien est plutôt : « de démontrer [à l'interlocuteur] qu'il n'a pas donné de signification à certains signes de sa proposition » (6.53), que la « proposition » n'est qu'en apparence seulement un non-sens substantiel<sup>14</sup>.

L'élocution tractarienne est achevée, nous dit Conant, lorsque l'interlocuteur découvre « qu'il ne dit rien du tout par ses mots, mais qu'il était en train d'osciller à son insu entre

14. Conant, « Deux conceptions... », *op. cit.*, p. 308.

des possibilités de signification alternatives, sans se fixer de manière déterminée sur aucune <sup>15</sup> ».

La syntaxe logique est bien articulation, mais articulation au sens d'un *phrasé* – ou mieux, d'un *phraser* – et non au sens d'un enchaînement ou d'une *liaison d'éléments*. « La phrase est articulée (*Der Satz ist artikuliert*) » veut dire : la phrase n'est pas plus une mixture de mots qu'un thème musical une mixture de notes. Une notation logiquement parfaite est une notation permettant de traduire les suites de signes d'un langage de telle façon que toutes les manières dont les phrases de ce langage peuvent actuellement être phrasées soient déjà lisibles à même les signes des traductions de ces phrases, que tous les aspects sous lesquels on peut actuellement les envisager soient déjà *exemplifiés* de façon synoptique, *exhibés*. Le métaphysicien n'est pas celui qui combine ce qu'il est interdit de combiner, mais celui qui voudrait phraser un thème musical de deux manières différentes en même temps, et oscille en fait d'un phrasé à l'autre, celui qui s'évertue à voir sous deux aspects à la fois, qui s'éclipsent l'un l'autre, ce dont la figuration est encore ambiguë. Mais le métaphysicien ne commet par là aucune faute :

Il n'existe rien de tel que combiner illégitimement une partie de la phrase, en tant qu'elle est segmentée selon une lecture, avec une partie de la phrase en tant qu'elle est segmentée selon l'autre lecture – pas plus que l'on ne peut combiner la tête du canard avec uniquement l'œil tiré de la lecture du schéma du canard-lapin comme lapin <sup>16</sup>.

Pour Wittgenstein, la source du conflit doit être localisée dans *notre relation* à la suite linguistique – non dans la suite linguistique elle-même <sup>17</sup>.

Il n'y a donc aucun sens à imputer le non-sens, comme l'ont effectivement fait la plupart des commentateurs de Wittgenstein, à la violation de règles de syntaxe logique, de règles grammaticales, ou du statut charnière ou obvie de certaines « propositions », et à subsumer les mots sous des caté-

15. Conant, *ibid.*, p. 307.

16. Conant, *ibid.*, p. 301.

17. Conant, *ibid.*, p. 302.

gories logiques, grammaticales, ou structurelles qu'il serait légitime ou non de combiner (l'essai de Edward Witherspoon pointe les parallèles entre les conceptions successives de l'idée de syntaxe logique chez Carnap et les contresens sur ses avatars successifs chez Wittgenstein).

Si le sens prend soin de lui-même, si la syntaxe logique apparaît d'elle-même dans l'usage, alors il s'ensuit un anti-apriorisme de principe <sup>18</sup>. Faut-il en déduire que le sens est *donné*? Oui, en un sens : une articulation syntaxique n'est pas possible avant d'être là <sup>19</sup> et il n'y a pas de sens à fixer, à l'avance et une fois pour toutes, la forme des propositions élémentaires ou la forme des objets simples. Mais, d'un autre côté, le sens n'appartient pas au registre des faits et n'est pas l'objet d'un constat : une articulation syntaxique n'est là qu'à partir du moment où elle est vue comme une articulation, reconnue comme une articulation possible, comme une relation interne relevant de la « grammaire » des objets simples. Cette articulation ne précède pas le geste de lui conférer une lisibilité en exhibant son phrasé, mais elle n'est pas non plus constituée par ce geste. Le sens n'est pas donné d'avance, et seulement par après coup objet d'une reconnaissance, car une telle précession emphrique ne serait après tout pas si différente d'une préseance apriorique, ou en tout cas d'une préseance apriorique du sens se montrant *a posteriori* dans l'usage : à chaque fois, d'une manière ou d'une autre, le sens serait déjà là. Or le sens n'est déjà là qu'au sens où l'est le visage dans l'arbre de l'image devinette : il y va d'un reconnaître-comme et non d'une reconnaissance. C'est par la mise en regard d'une phrase et de sa traduction dans une idéographie capable d'exhiber la structure de n'importe quelle phrase, qu'émergent les symboles à même les signes, les traits du sens. Ce point est du reste capital, car si les phrasés logiques possibles d'une concaténation de signes relevaient d'un *domaine de possibilités*

18. Sur cet anti-apriorisme, voir J. Floyd, « The Uncaptive Eye: Solipsism in Wittgenstein's *Tractatus* », in *Loneliness*, L. Rouser éd., University of Notre Dame Press, 1998, p. 86 et E. Friedlander, *Signs of Sense, Reading Wittgenstein's Tractatus*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2001, p. 109, 189, 195.

19. De même que « Nous ne voyons pas qu'un aspect est possible avant qu'il ne soit là » (*Grammaire Philosophique*, 2<sup>e</sup> Partie, VI, § 37).

de sens déjà données. Conant et Diamond sembleraient expliquer le non-sens, non pas certes par une incompatibilité des sens des symboles, mais tout de même par l'impossibilité de trouver, *parmi* les phrases logiques possibles d'une suite donnée de signes, une phrase permettant de conférer un sens à tous les signes – de sorte que le point de vue austère retomberait dans le point de vue substantiel.

Seulement, le *Tractatus* demeure tributaire d'une clause métaphysique, qui n'est autre que l'imposition de réquisits philosophiques (cf. RS, p. 20, p. 32), en particulier le réquisit de l'existence d'une analyse complète, c'est-à-dire complètement articulée, au moyen d'une idéographie capable de traduire n'importe quelle articulation, de rendre n'importe quel phrasé. À vrai dire, il n'y a même pas de sens à en parler comme d'une articulation puisque cette « articulation » ultime n'admet plus d'alternative. Par contraste, les jeux de langage qui remplacent chez le second Wittgenstein l'idéographie dans sa fonction d'éluclaidation sont des objets de comparaison (*Recherches Philosophiques*, § 130-131), des alternatives aspectuelles. L'imposition de réquisits est remplacée par l'apprehension de la *physionomie* de ce que nous faisons (RS, p. 21), comme appréhension d'un aspect différent de celui qu'une enquête métaphysique a assigné à ce que nous faisons, en vue, précisément, de faire apparaître l'aspect imposé pour ce qu'il est : un aspect, qu'on peut sans doute élire, voire conférer, mais certainement pas assigner.

Reste (1) que certaines des entorses métaphysiques à l'idéal tractarien d'une clarté cristalline, celles du *Tractatus* lui-même, visent à en liquider d'autres (cf. Conant, p. 196 et Hacker, p. 361), (2) qu'on peut se demander comment nous pouvons ne serait-ce qu'avoir l'illusion qu'elles ont un sens, s'il est vrai qu'elles n'en ont pas plus que « Chzerozets byrme titz », (3) que l'idée d'une dialectique du non-sens ne va pas de soi (cf. Hacker, p. 359), (4) que c'est Wittgenstein lui-même qui introduit l'idée de règles des le TLP 3.34 pour ne plus cesser de la convoquer ensuite, (5) que Wittgenstein rendit que la distinction entre dire et montrer que la lecture résout semble éradiquer, (6) que cette lecture doit bien s'appuyer sur le sens de certaines propositions (le « cadre ») du *Tractatus* pour l'interpréter, (7) qu'on ne voit pas comment la lecture dialectique du *Tractatus* pourrait rendre compte de sa portée

éthique, (8) qu'il est difficile d'admettre que la conception wittgensteinienne du non-sens n'ait pas changé d'un iota entre 1914 et 1951 (comme l'affirme par exemple Witherspoon, p. 316-317) sauf à admettre que les remarques grammaticales du second Wittgenstein sont *unstrinig* comme les propositions du *Tractatus*, ou alors *simulos* comme les tautologies du *Tractatus*, (9) qu'on ne nous dit par pourquoi Wittgenstein a renoncé, après le *Tractatus*, à remplacer l'investigation par l'analyse complète (il est vrai qu'on peut consulter là-dessus *The Realistic Spirit*), et enfin (10) qu'il faut concéder à Hacker que bien des textes affirment, apparemment sans ironie, le contraire de ce qu'affirment Conant et Diamond.

Le mérite de la présente sélection d'essais est de prendre en compte et de résoudre certaines de ces difficultés.

La première difficulté conduit par exemple Floyd à affirmer dans « The Unceptive Eye », à la suite de Dreben, que « Pour Wittgenstein, il y a du penser sans pensées (*thinking without thoughts*)<sup>20</sup> », et à restaurer une distinction entre « plain non-sense » et « deep nonsense<sup>21</sup> ». Conant écrit pareillement :

Tant le non-sens « profond » (« deep ») que le non-sens « manifeste » (« plain ») manquent totalement de sens : le premier n'offre aucun aperçu ineffable. Mais le non-sens profond requiert du penser, du montrer, pour s'avérer être du non-sens (p. 196).

La seconde difficulté amène Diamond à développer le thème d'une compréhension de *la personne* qui dit un non-sens par contraste avec la compréhension de ce qu'elle dit, puisque pour Diamond elle ne dit rien du tout, si bien qu'il n'y a rien à comprendre), compréhension qui ne soit ni extérieure ni intérieure à ce qui paraît être pensé, mais « alle aussi loin que possible dans l'idée qu'il y a un intérieur » (p. 157), et qui consiste dans l'activité de participer en imagination à l'acte de prendre du non-sens pour du sens (*ibid.*). Or qu'est-ce qui est exactement imaginé par là ? Pour que l'illusion (et non pas simplement l'*inclination* à l'illusion) puisse être *traversée*, ne faut-il pas que lui soit restituée quelque épaisseur propre ?

20. J. Floyd, *op. cit.*, p. 87.

21. *Ibid.*, p. 85.



Mais la lecture austère dément toute caractérisation kantienne de la *permanence* de l'illusion dans les termes d'une *apparence* dialectique, en même temps que toute caractérisation hégélienne de la *transition* par l'illusion dans les termes d'une négativité intrinsèque à l'unilatéralité d'un moment du procès, c'est-à-dire dans les termes d'un non-être de l'être comme ressort du devenir par négations enchaînées. Il y a plus : l'exploration du non-sens des (prétendues) propositions (prétendument) éthiques est censé, selon Conant et Diamond, remplir une *fonction* éthique. Par ailleurs n'ont-ils pas eux-mêmes insisté sur l'idée que les distinctions logiques dont les traits (*features*) d'une notation logique adéquate montrent ce qu'elles sont ne peuvent pas être dites (cf. RS, p. 141) ?

Les traits du « nouveau Wittgenstein », dès lors, ne sont-ils pas en passe de se confondre avec ceux de l'ancien ? Pour notre part, nous ne le croyons pas. Car, pour commencer, la lecture austère ne révoque nullement l'opposition entre montrer et dire, mais élimine avant tout une équivoque textuelle entretenue par les commentateurs et dont on ne trouve pas trace dans le *Tractatus* (cf. les notes 11, 19, 20, 26 de l'essai de Conant). Là où Wittgenstein se réserve bien d'appliquer la distinction entre *zeigen* et *sagen* (entre montrer et dire au sens du *Tractatus*) au non-sens (lequel peut certes « montrer », mais au sens de *erläutern* et non de *zeigen*), les commentateurs ont pris la liberté et l'habitude de traduire les deux verbes, sinon par un seul terme, en tout cas par une seule notion (« to show » ou « montrer »). Or, par ce biais, ce qui ne peut pas être dit mais seulement être montré, une fois réifié, échoit à titre de contenu au non-sens dans lequel on verserait si on essayait de le dire, si bien qu'on croit pouvoir ainsi *identifier* un non-sens en même temps que ce qu'il est censé *montrer* (en jouant sur une équivoque que le texte récuse). Ce qui est du même coup méconnu – là où le *Tractatus* fait sienne et assume pleinement (non dialectiquement) la distinction : une notation logique adéquate doit *marquer* systématiquement les caractères logiques des expressions, elle « doit parler pour elle-même » (RS, p. 183), sans qu'on puisse éviter de régresser dans le non-sens en parlant de ce qu'elle marque – c'est que ce qui se montre ne peut être dit à raison même du non-sens qu'il y aurait à essayer de l'extraire du contexte linguistique qui l'exemplifie, comme si on pouvait en parler abstraction faite de ce que ce contexte

l'exemplifie être (cf. RS, p. 199-200). Ensuite, seul le rôle que joue une remarque au sein du *Tractatus* peut déterminer si elle appartient ou non au cadre de l'œuvre (cf. Conant, note 102, p. 216), de sorte que la lecture austère a le mérite de ne pas prescrire une uniformité de principe à l'ouvrage. Enfin, pour réel qu'il soit, le problème de l'origine et de la consistance anthropologique de l'illusion pourrait bien marquer un déficit propre au *Tractatus* lui-même, lié à la détermination purement négative du psychologique, alors simple reliquat du logique, et avoir en partie motivé le tournant pris par la pensée de Wittgenstein dans les *Recherches*.

Reste qu'on est sans doute en droit de se demander si la lecture austère rend pleinement justice à la façon dont le *Tractatus* témoigne lui-même de la tentation métaphysique comme constitutive de notre existence dans le langage<sup>22</sup>. La lecture austère, s'éloignant en cela de la pensée de Cavell, tend à laisser penser que la seule raison pour laquelle le rejet de la métaphysique ne peut être effectué une fois pour toutes est que chacun d'entre nous doit, à l'occasion, l'effectuer pour son propre compte. Sans doute marque-t-elle un contraste, au sein du non-sens métaphysique, entre le non-sens qui a une vocation éthique (laquelle est proprement indépassable) et celui qui n'en a pas (p. 161), mais au risque de méconnaître, d'une part, la vocation éthique de toute tentation métaphysique comme telle, d'autre part, l'accomplissement éthique du *Tractatus* comme œuvre, en tant qu'il amène son lecteur à reconnaître comme *sienne*, au lieu de la désavouer, la *quotidienneté* du sens, dans les possibilités mêmes d'émergence du sens qu'il recèle (y compris du sens de la subjectivité, du soi).

Mais ce que la lecture austère de Wittgenstein laisse finalement le plus dans l'ombre, c'est le statut, non pas tant de l'éluication grammaticale chez le second Wittgenstein (dont elle a bien montré qu'elle assumait à la fois le rôle d'une *Begriffsschrift* et celui d'une éluication), que des remarques grammaticales en tant que ce sont bien des remarques et qu'elles ont un sens – n'étant ni dénuées de sens (comme les éluications tractariennes), ni vides de sens (comme les tautologies tractariennes) – sans que leur sens, que n'entame pas le

22. Cf. E. Friedlander, *op. cit.*, p. 206.

non-sens de leur négation, équivalente pour autant (comme celui des propositions tractariennes) à ce qu'il en est si ce qu'elles disent est vrai. Car, et c'est là l'acquis définitif de la critique austère des formes larvées du point de vue substantiel, en aucun sens elles ne disent ce qu'il en est.

Les remarques grammaticales, nous semble-t-il, exhibent les possibilités de sens dont ce qu'elles disent est une exemplification synoptique (un paradigme), attestant par l'exemple, en même temps que ces possibilités, le fait qu'elles ne résident nulle part ailleurs que dans l'usage ordinaire du langage. Elles défient ainsi, plutôt qu'elle ne la dissolvent dialectiquement, l'opposition entre dire et montrer, du fait même qu'elles en incorporent méthodologiquement le noyau vrai ou le principe – lequel n'est autre que le principe contextuel – en contresignant le non-sens qu'il y aurait à essayer de substantiver ce dont elles sont exemplaires et qui ne saurait, à ce titre, être dit séparément, abstraction faite de ce qui en est exemplaire. Que le sens prenne soin de lui-même, qu'il soit à lui-même son propre exemple, et que la multiplicité des formes qu'il peut prendre soit de son propre ressort, et non du ressort de régisits philosophiques, relève en même temps d'une intention éthique dont l'idée d'exemplarité porte probablement le poids.

Jean-Philippe NARBoux

## Splendeurs et misères des Lumières : Wittgenstein et le monde moderne

Jacques Bouveresse  
*Essais I. Wittgenstein,  
la modernité, le progrès  
et le déclin*

Marseille, Agone,  
2000

Si nous désirons explorer les usages de notre vocabulaire encore bien vivant de modernité, il existe, parmi d'autres, un monde et une époque auxquels nous devons régulièrement rendre visite : l'Europe centrale au début du siècle, et plus particulièrement Vienne, où se retrouvaient, au moins de temps à autre, ceux qui faisaient la vie intellectuelle et artistique de cette Europe, musiciens, poètes, journalistes, architectes, philosophes et savants. Nous pouvons faire le choix de rendre visite à celles de leurs œuvres qui nous sont demeurées, mais nous pouvons aussi, en un travail d'histoire des idées mêlant éléments de biographie et analyses philosophiques, les regarder vivre dans leur monde, afin de mieux comprendre à quels problèmes de leurs temps ces œuvres répondaient.

Le voyage intellectuel, artistique et moral auquel nous convie le premier volume des *Essais*<sup>1</sup> de J. Bouveresse se

1. Ces *Essais* rassemblent un certain nombre d'écrits antérieurs de J. Bouveresse autour de la question de la modernité et de la méthode philosophique de Wittgenstein ; les références en sont rappelées à la fin du volume. Certains articles ont été remaniés pour répondre aux exigences de ce recueil. Ils sont précédés d'un avant-propos de J. Bouveresse. Le volume comporte également deux index, thématique et des noms propres.